

L'ARCHI TECTURE, ENGAGÉE E



Le principe de nos Cartes blanches est simple : le temps d'une après-midi, l'École convie un acteur de la ville (un professionnel, un expert, un chercheur, un représentant d'association, un artiste...) pour qu'il parle de son idée, de son utopie sur la ville.

Vendredi 25 octobre 2013, pour la deuxième édition des Cartes blanches, l'École du Renouvellement Urbain recevait Julien Beller, architecte. Ce carnet reprend les principaux éléments de la discussion.

Chantal Talland
Directrice de l'École du Renouvellement Urbain

L'architecture engagée

JULIEN BELLER

« L'archi-engagé »

Calé dans son siège devant un Mac à peine customisé, le micro dans une main, la souris dans l'autre, l'architecte au look d'étudiant lance son PowerPoint autobiographique par une citation : « Rechercher le plaisir, éviter la peine, c'est le fait général, d'autres diraient La Loi, du monde organique. C'est l'essence même de la vie. Sans cette recherche de l'agréable, la vie serait impossible. L'organisme se désagrègerait, la vie cesserait. », Pierre Kropotkine, *La Morale anarchiste*, Londres 1889.

S'il passe par des camps de Roms roumains, rendus vivables dans l'urgence et rasés plus vite encore, le parcours professionnel de Julien Beller débute dans l'effervescence créative.

Au commencement, est le plaisir

En 2003, Julien Beller, quasi diplômé de l'École nationale supérieure d'architecture de Paris La Villette, rejoint le collectif Exyzt, que viennent de créer ses amis, anciens étudiants de l'École.

“ Encourageons la créativité pour renouveler les comportements sociaux ! ”

« Soyons utopistes ! clame leur Manifesto. Inventons de nouveaux mondes où les réalités se mélangent ! Jouons à fabriquer de nouvelles règles de démocratie ! Encourageons la créativité pour renouveler les comportements sociaux ! Si l'espace se crée à partir de dynamiques d'échanges et de synergies, alors chacun doit devenir architecte du monde. L'architecture doit s'étendre et devenir transdisciplinaire, pour permettre d'explorer de nouveaux outils. »

Exyzt

Concrètement, Exyzt pratique un mode d'intervention architecturale qui tient de l'installation artistique. Dans la ville, à l'occasion de salons ou d'expos, ses bâtisseurs conçoivent et installent des constructions temporaires, faites d'échafaudages, de bois de charpente, de son, de lumière,... Ils y vivent et créent des événements culturels en lien étroit avec le voisinage. « Action, vie et échange sont les trois mots clés pour aborder notre approche », peut-on lire sur le site internet du collectif, composé d'une vingtaine de membres actifs : architectes, graphistes, vidéastes, photographes, dj, botanistes, constructeurs... « On fait de l'archi festive et pluridisciplinaire dans les interstices urbains inutilisés », résumait Julien Beller, pour le Journal de Saint-Denis (JSD) en mai 2012.

Puis, l'attention aux autres

À la Villette, Barcelone, ou Karosta, en Lettonie, Exyzt a investi ce que l'on nomme couramment des « délaissés urbains ». Julien Beller préfère un terme moins ambigu et plus prometteur : « les interstices ». L'architecte engagé réserve le terme de « délaissés » à ceux que la ville tend à rejeter dans ses marges : habitants précaires, gens du voyage, artistes sans atelier... « *L'engouement général pour le 6B (lieu culturel autogéré de création et de diffusion, voir plus loin) renforce mon discours et mon affection pour les "délaissés" comme force de proposition* », confiait-il d'ailleurs à Florence Mottot, rédactrice du blog le Cadratin, en janvier 2012.

D'où vient cette affection pour les délaissés, chez un jeune architecte d'origine alsacienne, « *à l'ancrage familial rural et chrétien, né d'une mère américaine et d'un père médecin* » (JSD) qui se voyait suivre les traces paternelles avant de se passionner pour le théâtre ? Elle a des origines multiples, répond-il en substance à la journaliste Florence Mottot : « *Certainement un mélange d'enfance, d'éducation, de voyages, un intérêt pour l'autre... qui se sont matérialisés à la fin de mes études d'architecture.*

Etudiant, j'ai beaucoup voyagé en Afrique subsaharienne. J'ai participé à des rites traditionnels dans des tribus du nord du Kenya. Ces expériences m'ont fait aller vers l'autre pour ses qualités. Le voyage s'est aussi accompagné de questionnements sur la limite de notre modèle actuel en Occident, ainsi que sur notre mode de construire la ville.

A partir de 2003, pour mon projet de fin d'études, j'ai travaillé sur la faisabilité d'une aire d'accueil de gens du voyage, dans le parc du château de Versailles. Le déclencheur de cette situation a été un stage chez l'architecte Patrick Bouchain. Il m'a proposé l'étude prospective. J'ai dit oui. »

Depuis lors, Julien Beller ne s'interroge plus sur « la faisabilité de l'accueil des gens du voyage ». Il la démontre et l'accompagne par l'action.

De la rencontre de l'étudiant, stagiaire chez Patrick Bouchain, avec un professeur des écoles « nomade », Daniel Boitard de l'ASET78, naît No mad's land, le pays de ceux qui ne sont pas fous. « *L'association a pour objectif de mettre en place des stratégies pour permettre aux gens du voyage, et à toute autre personne en recherche d'un habitat, de trouver un lieu de résidence, écrit-il. Structure passe-elle entre les demandeurs et les propriétaires d'espaces disponibles, elle expérimente de nouvelles alternatives afin de trouver des solutions pour habiter. Pour faire face aux situations inévitables et inextricables des occupations illégales, il s'agit de proposer des solutions satisfaisantes pour chaque partie, alliant rentabilité, sécurité et dignité.* »

En 2004, après un an d'étude des modes de vie et de rencontres avec les voyageurs des Yvelines, Julien publie un livre de por-

traits de gens du voyage. De 2004 à 2010, Julien parcourt les mairies et salles des fêtes de France, invité pour déstigmatiser et expliquer le mode de vie des gens du voyage.

En collaboration avec la fondation Abbé-Pierre, No mad's land accompagne un campement éphémère de 80 caravanes dans les Yvelines. Le « Kampine » inaugure ce que l'on pourrait appeler « la méthode Julien Beller ».

Pour une ville ascendante...

« *Recherche du terrain, médiation, mise en place des équipements nécessaires.* » Bien conçu, le mode opératoire de No mad's land s'énonce clairement... Et Julien Beller tente de l'appliquer partout où il peut. Des Yvelines en 2003 à Saint-Denis en 2013.

D'une certaine manière, il expérimente la méthode « NML » pour son propre logement. En 2007, une amie, Fiona Meadows, lui propose un terrain au fond de son jardin à Saint-Denis. L'architecte DPLG, qui sait aussi transporter des chevrons ou clouer des planches, dessine et construit une maisonnette rouge de 50 m². « *Ma femme, mes deux enfants et moi y avons vécu trois ans, utilisant des toilettes sèches et filtrant nos eaux usées par les plantes, l'expérience était faite de plaisir, d'équilibre et reste inoubliable* », commente-t-il.

Ce chantier personnel est à l'origine d'une rencontre qui aujourd'hui encore mobilise l'architecte militant. « *Des planches lui restent sur les bras. Qu'en faire ? Julien Beller contacte l'association d'aide à la scolarisation des enfants roms, Parada. C'est ainsi que l'architecte découvre le Hanul (« caravansérail » en langue romani), immense bidonville planqué sous l'A86 à Saint-Denis* », écrit Marie Barbier, journaliste à l'Humanité. « *Les planches de bois superflues se transforment en salle commune ; un jardin partagé voit le jour. La fondation Abbé-Pierre finance la construction de huit toilettes sèches. Quatre mois plus tard, le préfet ordonne l'expulsion du bidonville, sans qu'aucune solution de relogement ne soit envisagée. Les pelleteuses réduisent les cabanes en miettes, ajoutant la précarité à la pauvreté. Tout est à refaire.* »

Le fondateur de No mad's land ne lâche pas l'affaire. Désormais Dionysien, il met en œuvre une de ses compétences qu'il a sans doute affûtée dans les cours de théâtre : il parle. Il interpelle même, car « *il ne suffit pas de dessiner pour être un architecte* ». Et trouve des oreilles attentives à la ville de Saint-Denis et chez Plaine Commune, l'intercommunalité. Sa dernière proposition, trois séries de maisons auto-construites, y cherche encore un maître d'ouvrage.

...où chacun se fait sa place

Avant d'être le 6B, le 6-10 quai de Seine à Saint-Denis était un énorme interstice. L'ancien siège social d'Alstom devait rester vide en attendant que son nouveau propriétaire, le groupe Brémond, transforme les bureaux en logements et les commercialise dans le cadre de l'écoquartier Néaucité. Un immeuble de 7 000 m² de bureaux, à la confluence de la Seine et du canal de Saint-Denis, laissé vacant pendant 10 ans. Quel gâchis !

L'architecte négociateur, qui avait décelé de gros besoins chez les « *intellos précaires* » du 9-3 et d'ailleurs, est donc allé voir le propriétaire (Alstom) avec un projet : je crée une structure qui vous paie un loyer ; nous occupons les lieux « *en bons pères de famille* » (150 résidents, tendance entrepreneurs culturels) pendant le temps où ils doivent rester vides et les libérons dès que vous le souhaitez.

Trois ans plus tard, l'aménageur, l'association le 6B et les institutionnels cherchent ensemble comment conserver cette « *Fabrique à rêves* », du nom d'un temps fort qui y a lieu chaque été... avec le soutien de la fondation Brémond. Autrement dit, comment proposer des loyers raisonnables après les travaux. « *Nous cherchons comment faire évoluer le 6B pour que l'expérience devienne pérenne*, assure Bernard Brémond, le propriétaire du bâtiment. *Nous trouverons. Tout le monde joue gagnant-gagnant. Julien est un garçon structuré, sérieux, pragmatique et qui tient ses engagements.* » Un architecte engagé.

Sources :

Le 6B : www.le6b.fr

Collectif Exyzt : www.exyzt.org

Le Journal de Saint-Denis : <http://lejsd.com>

Le Cadratin, blog de Florence Mottot : <http://lecadratin.com/WordPress3/>

Le Pérou, laboratoire du recherche-action sur la ville hostile : www.perou-paris.org

Laissez-passer, l'actualité des sans-papiers, par Marie Barbier, journaliste à

l'Humanité : www.laissezpasser.info

Repères biographiques

- **2003** : fin d'études à l'École nationale supérieure d'architecture de Paris la Villette
 - stage chez Patrick Bouchain ; étude de faisabilité de la future aire d'accueil pour les gens du voyage de Versailles, située dans le Grand Parc du Château.
 - rencontre avec Daniel Boitard, professeur des écoles, responsable de l'Association d'Aide à la scolarisation des enfants Tsiganes des Yvelines
 - rejoint le collectif Exyzt
- **2005** : la collaboration avec Daniel Boitard débouche sur la création de l'association, No mad's land, le pays de ceux qui ne sont pas fous
- **2006** : avec Exyzt, et à l'invitation de Patrick Bouchain, participation à la Métavilla du pavillon français de la Biennale internationale d'architecture de Venise
 - fondation, avec Fiona Meadows, Sylvia Frey et Patrick Bouchain de l'Organisation des architectes alternatifs (AoA)
 - publication du livre *Hiver 2004, portraits de voyageurs* (Yvelinédition)
- **2007** : installation à Saint-Denis, construction de « la maisonnette » familiale et découverte du camp du Hanul
- **2007-2009** : constructions au Nord-Cameroun avec AoA
- **2010** : construction des toilettes sèches du Hanul
- **2010** : début du 6B à Saint-Denis
- **2012** : construction de l'Ambassade du PÉROU au cœur d'un bidonville de Ris-Orangis, détruit le 3 avril 2013

Carte blanche à... Julien Beller



Cet après-midi avec Julien Beller et ses invités nous a laissé l'impression à la fois réconfortante et inconfortable qu'une ville plus juste est possible. Il faudrait simplement retrousser ses manches. Passer à l'action. « *La main qui œuvre fait la fierté de la nation* », scande le jeune homme, citant Papa Ali, designer et homme sage, rencontré au Nord-Cameroun.

Alors, Julien Beller agit. « *Questionnant les modes de fabrication d'une ville ascendante, il travaille pour une ville juste, construite avec plaisir où chacun se fait sa place...* », expose l'article qui le présente sur le site internet du 6B, lieu de création et de diffusion, où il travaille et qu'il préside à Saint-Denis.

Ville ascendante, ville juste, construite avec plaisir, où chacun se fait sa place... Ces quelques mots résument bien les convictions en actes de Julien Beller, architecte engagé.

Engagé, Julien Beller l'est auprès des collectifs et associations qu'il préside : le 6B, No mad's land ; qu'il a co-fondés : l'Organisation des architectes alternatifs (AoA) ; qu'il accompagne activement : Exyzt, PEROU... Engagé, il l'est encore quand il lutte, sans combattre, pour le droit au logement digne des voyageurs nomades ou roms du Hanul. Engagé, il l'est pour une ville ouverte à tous. Et dans la ville qu'il a adoptée et qui l'a adopté, Saint-Denis.

Dans un document où il présente No mad's land, le Pays de ceux qui ne sont pas fous, Julien Beller cite l'architecte et artiste Yona Friedman : « *L'architecture a perdu son rôle d'outil en devenant une discipline.* » Julien Beller réhabilite l'outil. Il est plus intéressé par le dessin que par le dessin. Il n'aspire pas à entrer dans l'histoire de l'architecture pour ses monuments. À 35 ans, il fait son actualité en bousculant les modes de production de la ville.

« *Cet après-midi nous ressemble autour des questions d'auto construction, de participation, de logement des populations précaires, de ville informelle, de ville mouvante, de diversité culturelle, d'autogestion, d'éphémère...* ». **Rencontre avec Julien Beller, architecte engagé.**

Vendredi 25 octobre 2013, pour sa Carte blanche, Julien Beller s'était entouré de :



Patrick Bouchain — architecte, atelier Construire.

Patrick Bouchain développe et enseigne depuis des années une architecture HQH, « *Haute qualité humaine* », qui vise à redonner de l'humilité et de l'intelligence à l'architecture contemporaine.

Avec Julien Beller, il a co-fondé l'Organisation des architectes alternatifs.



Attila Cheyssial — urbaniste sociologue, atelier d'architecture Cheyssial BET Harappa.

Sur les îles de l'océan Indien, Mayotte, la Réunion, Attila Cheyssial a conduit d'importantes opérations de restructuration de quartiers populaires et de résorption de l'habitat insalubre. Avec la particularité de privilégier l'auto-construction et les matériaux locaux.



Rabia Enckell — « promoteur de courtoisie urbaine », pour le groupe Brémond (propriétaire de l'immeuble et aménageur du quartier Néacuté qui abrite le 6B à Saint-Denis).

Rabia Enckell a commencé sa carrière comme architecte paysagiste avant de se passionner pour la maîtrise d'ouvrage. Son credo : « *L'immeuble est le lieu d'expression d'une action collective responsable et solidaire.* » À lire sur : <http://promoteurdecourtoisieurbaine.com>



David Langlois-Mallet — journaliste indépendant.

David Langlois-Mallet a beaucoup travaillé sur les squats, la vie culturelle de Paris et de sa banlieue, sur les effets (destructeurs) des politiques publiques sur la culture populaire.

Il anime le blog Un People créatif.



Bruno Six — directeur adjoint des missions sociales de la fondation Abbé-Pierre pour le logement des défavorisés.

Pour la fondation Abbé-Pierre, Bruno Six accompagne (notamment financièrement) le travail de Julien Beller auprès des gens du voyage, des habitants du Hanul ou d'ailleurs.

L'architecture des délaissés

Julien Beller – L'interstice urbain est un délaissé, un espace non utilisé, un arrière, un entre-deux, où se passent des activités cachées, interdites. Cet endroit doit pouvoir être occupé par des activités souhaitées... Le projet de Barcelone mené avec Exyzt en 2005 raconte assez bien comment un interstice urbain peut être utilisé. Nous avons construit un immeuble de cinq étages en trois semaines. Nous l'avons habité et activé. La façade sur rue était un écran vidéo sur lequel nous avons projeté le décollage de la tour Agbar que Jean Nouvel venait de livrer à l'autre bout de la rue. Et nous y avons invité des artistes.

Ces architectures éphémères sont bien sûr des prétextes à la rencontre et l'occasion de montrer que l'on peut occuper la ville avec peu de moyens. Nous y avons vécu pendant deux mois, ce qui implique une autonomie, des toilettes, une cuisine, un lieu de vie, de travail...

Ce type d'événement dévie le regard sur la ville.

Avec la même idée, invités par Patrick Bouchain à la biennale de Venise en 2006, nous avons voulu que les visiteurs puissent expérimenter l'architecture. Il y avait une table, pour se rencontrer, une cuisine qui devenait un club la nuit, un hôtel pour les visiteurs de passage ; le toit était dédié aux plaisirs du corps avec un sauna, une piscine... [voir portfolio p 20 et 21].

Plus tard, à Karosta, une ancienne base soviétique en Lettonie, nous avons développé un projet autour du champignon, Labichampi. Pendant trois ans, au sein des architectures créées dans les interstices, on a vu passer des soupes populaires, des rencontres, des événements festifs...

Quel que soit le projet, nous essayons toujours de faire des choses jolies, conviviales, simples, avec des architectures réversibles, des matériaux comme le bois, la bâche...

À Londres, nous avons planté du blé, construit un moulin à vent et fabriqué du pain dans un cœur d'îlot. Suite à cela, la municipalité y a créé un jardin public.

Les projets Exyzt montrent que la culture accessible, militante, engagée fait avancer la ville.

“ La culture accessible, militante, engagée fait avancer la ville. ”

Julien Beller

Josiane Tessier, service urbanisme de la Ville de Bobigny – Vous n'avez pas peur de passer de l'éphémère à la précarité ?

Julien Beller – Est-ce que l'éphémère nous dessert ? Il faut parfois ne pas trop se prendre au sérieux et faire ce que l'on peut. Nous jouons avec les outils contemporains et, en même temps, nous avons un discours engagé. Nous nous y retrouvons car nous n'avons pas d'autre ambition que celle d'être actifs dans notre ville aujourd'hui.

Petra Marguc, architecte, atelier Polimorph – Quel est le modèle économique de ce type d'architecture ? Combien ça coûte, qui paie ?

Julien Beller – On mène les projets Exyzt pour très peu cher, pas pour gagner notre vie. Nous les conduisons par engagement pour prouver qu'on peut faire beaucoup avec peu. Nous essayons de poser un modèle de fonctionnement et un équilibre sur chaque projet. Nous avons fondé le collectif à la sortie de l'école. Nous voulons travailler dans des conditions qui font sens pour nous. Nous cherchons à inventer du possible pour proposer des projets surprenants.

Nos commanditaires sont à 50% privés : galeries, festivals d'art... Les moyens existent. Ils sont partout, il faut les valoriser et les mobiliser. On peut, pour la ville aussi, mettre en marche une économie sociale et solidaire.

La ville avance. La gentrification, le développement urbain, la marchandisation... Ces modèles atteignent leurs limites. Nous devons inventer d'autres façons de faire, au moyen de stratagèmes. Ceux-ci passent parfois par l'éphémère.

“ On ne vient pas en ville pour voir de belles pierres, mais pour faire des rencontres, vivre des ambiances. ”

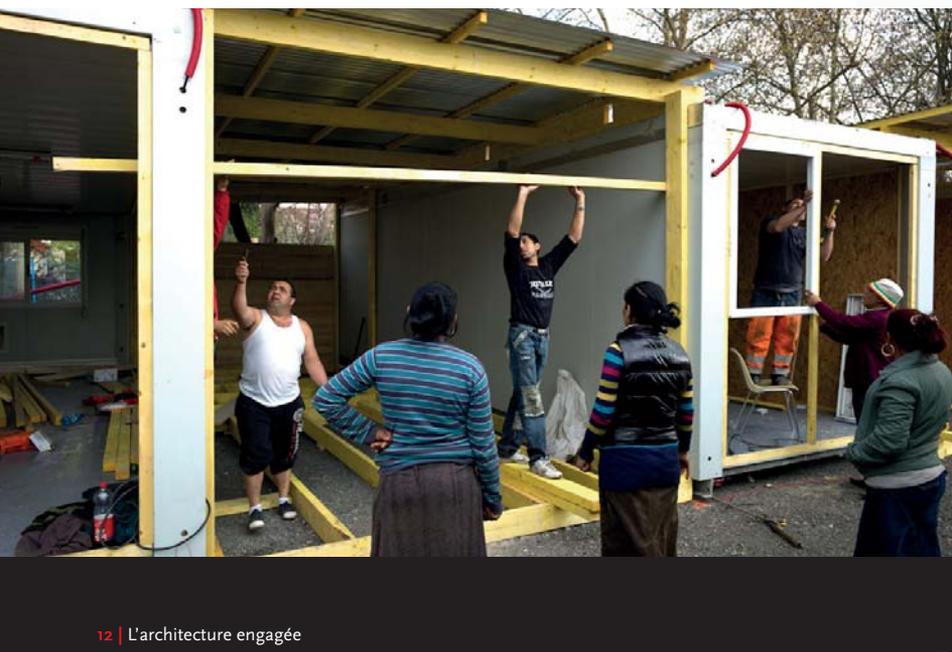
David Langlois-Mallet

David Langlois-Mallet – C'est important, car une certaine culture populaire déserte Paris. La ville devient froide. Elle est une galerie marchande, la vitrine commerciale d'un système qui tire le maximum de la spéculation. Paradoxalement, il devient difficile de se loger dans la ville, et les touristes en partent déçus parce qu'il ne s'y passe rien. Il faut se souvenir qu'on ne vient pas en ville pour voir de belles pierres mais pour faire des rencontres, vivre des ambiances. On vient en ville pour sa spontanéité.

Julien Beller – Dans Paris intra-muros, il n'y pas plus vraiment d'interstices. Tout un monde de possibles se retrouve de fait hors Paris. Il est rendu visible par des collectifs d'artistes et des populations précaires. Ces interstices dévoilent une ville informelle et vivante qui pourrait être regardée comme une force de propositions et non comme un mal à combattre.

Attila Cheyssial – Les actions sur les interstices posent des questions essentielles de contrôle du territoire. Tout bout de terrain reconquis doit être tenu. Un terrain tenu est un terrain gagné, que l'on reperdra peut-être après. À la fin, c'est la ville qui gagne. Elle est le produit de la réalité des migrations, des métissages culturels multiples. La France a connu une très grande migration, la migration burgonde. Celle-ci a bousculé, causé de grands désordres urbains, avec beaucoup de violence. Nous sommes les descendants de ces multiples invasions...

CasaHanul, quartier auto-construit à Saint-Denis, juillet 2012.



L'architecture de l'urgence

Julien Beller – En France aujourd'hui, les difficultés d'accès au logement, au travail, aux loisirs, obligent certains à réagir. Associations, habitants ou professionnels engagés... Certains portent des projets qui peuvent être à la limite de ce qui est légal et acceptable dans nos villes. Mais il s'agit de réagir pour continuer à être fiers de nos cités.

Le foncier et le bâti sont devenus des objets de marché plus que de droit. Nous devons être inventifs, nous devons expérimenter pour répondre aux besoins de notre société qui se transforme. Et permettre à chacun d'y habiter et d'y vivre dignement.

J'ai fondé l'association No mad's land avec un instituteur. Il y a en France une trentaine d'instituteurs qui font l'école aux enfants du voyage... Non pour se substituer à l'Éducation nationale, mais pour qu'il n'y ait plus de gamins de douze ans qui ne sachent pas déchiffrer un texte. Pourquoi moi, architecte, je m'engage dans cette démarche ? Parce que je me rends compte que les 400 000 gens du voyage ne peuvent pas accéder au logement, alors qu'ils ont leur logement. Ils ont des problèmes d'autorisation pour garer leur caravane. Ils ne peuvent pas avoir d'électricité de façon sécurisée. Pas de toilettes.

Avec No mad's land, nous avons monté des installations électriques, fait de la médiation entre des groupes de caravanes et des propriétaires. Et surtout de la médiatisation. Pour montrer qui sont ces gens. Pour montrer qu'un nomade est un habitant.

Bruno Six – L'habitat informel apparaît comme une réalité que l'on ne sait pas saisir. Sur les questions de bidonvilles, on est face à des problèmes mal posés, mal définis, qui demandent de changer d'angle avant de changer de paradigme.

Nos dispositifs d'accueil et d'hébergement reposent sur des modèles de l'après-guerre pensés pour une marge (sortants de prison, prostituées...). Comme si les choses n'avaient pas bougé. Aujourd'hui, du côté de la Fondation Abbé-Pierre, on assiste des gens socialement déclassés, victimes d'accidents de la vie, de précarisation, de perte d'emploi

donc de logement. On est passé d'un problème marginal à un phénomène massifié qui s'illustre par des occupations spontanées. Au cours des 5 à 8 dernières années, on a vu fleurir et s'encroûter des poches d'habitat précaire. La fondation Abbé-Pierre pointe ces réalités de façon précise, avec son rapport annuel sur le mal-logement.

On parle beaucoup de «bidonvilles de Roms». Cette manière d'enfermer le sujet dans une question ethnique est une façon de nier la réalité. C'est parce que nous avons beaucoup de mal à la qualifier et à la quantifier. Nous ne nous autorisons pas certaines statistiques. Quand on regarde à l'échelle mondiale ou européenne, on voit une récurrence, une généralisation des phénomènes de bidonvilles, qui illustrent une sorte de pathologie urbaine. Notre système n'offre pas de place pour tout le monde ; en revanche, il produit beaucoup d'exclusion. La marge a tendance à se massifier et on ne sait penser la réponse qu'en termes d'évacuation et de pauvres hébergements, insuffisants en qualité comme en quantité.

Julien Beller – A Ris-Orangis, avec Sébastien Thiéry rencontré à travers les Enfants de Don Quichotte et l'association PEROU, nous sommes intervenus dans un petit bidonville d'une trentaine de foyers. Le problème à résoudre était le suivant : « Comment se rassembler dans un espace suffisamment grand pour faire l'école et s'abriter dignement pour Noël ? » J'ai fabriqué un lieu, l'Ambassade, en une semaine, avec un budget de 8 000 € [voir p 29].

Ce type de chantier doit aller très vite, pour des raisons économiques et policières. Il faut être inventif pour construire avec de la planche, des matériaux bruts. Tous les gens sur place aident.

Puis, un arrêté municipal d'arrêt de la construction est tombé. Les policiers étaient dans une position inconfortable quand ils sont arrivés le 21 décembre. En fait, la construction était déjà terminée, on était à la veille de Noël... C'était compliqué pour eux...

Bruno Six – La force de l'Ambassade, c'est aussi d'avoir pu servir de lieu d'échanges, instituant au représentant de l'association une fonction d'interlocuteur pour l' élu local. Cela n'a pas empêché l'éradication violente, mais nous avons mis le pied dans la porte. Nous avons pu rencontrer le maire, le préfet et nous faire entendre, alors que l'association locale

n'était pas reçue. Nous avons touché du doigt les impossibles du moment.

A côté de la bonne volonté, essentielle mais pas suffisante, des citoyens et comités de soutien, il faut pouvoir prendre de la hauteur sur ces bidonvilles qui traduisent une vraie « pathologie urbaine ».

Julien Beller – Je crois pour ma part que l'on peut aussi faire de l'acupuncture urbaine. Il ne s'agit pas de « tout faire » ou de ne « rien faire », mais de résoudre les problèmes les uns après les autres.

“ Dans notre pays développé, on a du mal à faire des choses évidentes ailleurs. ”

Bruno Six

Bruno Six – Créer de la ville à partir d'un bidonville... Dans notre pays bien développé, bien riche, nous avons du mal à faire des choses qui semblent évidentes ailleurs. Notre droit, censé être bien construit, s'avère incapable de produire des réponses appropriées au terrain. Dans d'autres pays, on sait le faire.

La principale difficulté, c'est celle de la légitimité.

En Amérique latine, quand on occupe un espace, au bout d'un certain temps, on acquiert des droits. Ici, on se fait expulser, quelle que soit la durée d'occupation. Tant que l'on ne mettra pas en place un mécanisme législatif pour reconnaître la présence légitime vis-à-vis de la puissance publique des gens là où ils vivent, l'invocation de la norme restera vaine.

Julien Beller – Au milieu des années 90, de nouvelles lois sur la sécurité intérieure ont profondément modifié l'idée de l'occupation du territoire. On a renforcé le droit de propriété, ce qui a facilité les procédures d'expulsion.

Les gens du voyage, qui revendiquent la mobilité, sont dans une situation beaucoup plus difficile aujourd'hui. La mobilité est beaucoup plus dure à vivre qu'avant. Alors qu'elle est constitutive de la société contemporaine !

Je persiste à penser que de nouvelles alternatives nous arrivent de tous côtés et qu'il faut envisager de nouvelles réponses. Cela nous saute au visage quand on constate la progression du nombre des « ultra-précaires », mais nous devons aller plus loin, par exemple interroger l'étalement urbain et les villes lugubres qui sont fabriquées aujourd'hui. « La misère est mère de l'innovation », nous dit Yona Friedman.

Pour une ville co-construite

Julien Beller – Si j'avais choisi ma tenue aujourd'hui, j'aurais mis un bleu de travail, pour illustrer la phrase de Papa Ali, avec qui nous avons travaillé au Nord-Cameroun : « *La main qui œuvre fait la fierté de la nation.* » Nous sommes des « *ouvriers* ». Aujourd'hui, un chantier est un traumatisme, du bruit, de la poussière. Ce devrait être un acte constructif pour la cité et ses habitants. Je milite pour qu'un chantier soit un lieu de rencontre où l'on construit ensemble un bout de notre ville.

David Langlois-Mallet – Gamin, je dessinais pour réinventer l'île de la Cité, mon quartier, ma ville. Je me heurtais à ce problème : on ne réinvente pas la ville. La ville ne peut pas être l'acte d'un seul créateur.

Dans les années 90, on a assisté à une explosion de squats d'artistes dans l'est parisien, là où il y avait encore des alvéoles, des espaces libres. Des artistes, fatigués d'attendre des ateliers, se sont dit : faisons-le nous-mêmes. En s'appropriant un lieu, ces ouvriers et ouvrières réinventaient de l'espace public, du vivre ensemble.

Aujourd'hui, ce mouvement de réinvention se heurte moins à des projets d'urbanisme qu'à des politiques culturelles. Les politiques qui maintiennent un lien quasi haussmannien entre l'industrie et le politique jouent contre le vivre ensemble, contre la vie des quartiers, contre l'inventivité.

On a besoin de mixité sociale et de lieux carrefours, de lieux relais, qui soient sur des logiques ascendantes. Le politique doit permettre l'expression d'une parole de la ville. Il y a là un vrai facteur de civilisation, de naissance d'une nouvelle utopie et du vivre ensemble.

Julien Beller – Lorsque nous sommes revenus d'Afrique, une amie nous a proposé de venir habiter au fond de son jardin à Saint-Denis, ma femme, mes enfants et moi. J'ai dit : pourquoi pas ? Cela pourrait résonner avec les projets que nous menons par ailleurs. Serais-je capable de l'assumer moi-même ? Avec des amis, ma famille, nous avons construit la maison. Avec plaisir et pour moins de 40 000 € ! Nous y avons vécu très bien pendant 3 ans.

Juste après, j'ai fait la connaissance du Hanul, à Saint-Denis, un bidonville où 55 familles habitaient. Leurs enfants allaient à l'école, les jeunes jouaient dans les clubs de foot... La Ville a donc décidé qu'elles étaient des familles dionysiennes... Ce n'était pas gagné.

Presque dix ans plus tard, nous en sommes à la quatrième étape de l'errance du Hanul [voir portfolio p 22 et 23]. On a construit soixante maisons en trois semaines ! Avec les gens, et donc des personnes parfois handicapées, avec des enfants sur le chantier. Nous avons pris nos responsabilités. Avec la fondation Abbé-Pierre, qui est mon premier partenaire pour intervenir dans des bidonvilles sans demander d'autorisation à grand monde, sauf aux habitants. J'ai pris la responsabilité de la maîtrise d'œuvre. La Ville et l'intercommunalité ont accepté d'assurer la maîtrise d'ouvrage.

Attila Cheyssial – La ville est historiquement le résultat de conflits entre forces antagonistes. C'est d'ailleurs ce qui lui donne sa diversité. Les interstices de la ville, ce sont aussi ces lieux qui sont pris, perdus, regagnés au travers de ces conflits. On peut avoir envie de chercher la cohérence de la ville. Mais si l'on oublie la notion de conflit, on se trompe complètement.

L'image de la cité idéale de la Renaissance, c'est la vision de la bourgeoisie conquérante qui met les pauvres dehors. Cette vision n'a pas gagné au cours de l'histoire. Heureusement ! Je crois que la réinsertion de l'habitat populaire dans la ville est possible. Il faut rompre avec le puritanisme. La ville est un endroit vivant, dynamique, avec de la colère, du désordre, du crime. Et on y trouve des bars, de l'alcool, des choses interdites. Du plaisir !... Toutes choses qui nous intéressent beaucoup : les romans policiers se passent rarement à la campagne !

“ Il faut lutter. Pas forcément combattre. On arrive aussi par la conciliation à produire du sens. ”

Julien Beller

Julien Beller – Oui, il faut lutter. Mais pas forcément combattre. On arrive aussi par la conciliation à produire du sens ; c'est ce que montre le projet 6B [voir portfolio p 26 et 27]. L'art de la guerre ne consiste pas toujours à sortir les armes. Il faut être acteur ; il faut faire ensemble ; il faut se gérer ;

peut-être s'autogérer pour que le politique accompagne ; il faut être à la juste échelle pour être puissant. Cela peut se produire en toute intelligence.

Rabia Enckell – Le groupe Brémond est un maître d'ouvrage un peu atypique. Ses projets ne portent pas seulement un équilibre financier. Ils sont toujours conduits par une autre valeur, sociétale, environnementale ou culturelle (idéalement les trois en même temps). Le projet urbain Néaucité, à Saint-Denis, montait en puissance, il fallait négocier un virage avec le 6B : Il y avait l'avant chantier (le temps de la friche), le chantier (le temps de l'émergence) et on approche du temps de l'installation de la ville, de la vie.

Quand j'entre en contact avec le 6B pour le groupe Brémond, je représente « un monde » où tout se planifie, se construit. Un monde où la logique consiste à entreprendre un certain nombre d'actions, de dépenses, qui induisent une valeur patrimoniale bâtie, qui justifient un prix au final. C'est la chaîne de valeur classique de la promotion immobilière. Au 6B, au contraire, tout se fait de façon incrémentale, non planifiée, on fait avec les moyens du moment pour des besoins primaires. Le patrimoine est surtout incarné par les valeurs du groupe, l'histoire et l'organisation humaine.

Mon rôle a été de connecter ces deux cultures professionnelles différentes : la maîtrise d'ouvrage classique, même si elle est éclairée, et un collectif d'artistes. Humainement, il n'y avait pas de tension, juste un peu d'incompréhension. J'ai vite compris que le 6B n'était pas un lieu en conflit avec la ville, plutôt un régulateur social. Les artistes y viennent pour s'inscrire dans une base sociale puis porter un projet culturel. Mon travail a consisté à traduire cette richesse, à en rendre compte dans un langage partagé entre le maître d'ouvrage, l'urbaniste en chef du projet urbain, Nicolas Michelin, les politiques et les artistes. Il fallait saisir le 6B comme un contenant artistique (l'équipement) mais aussi comme un contenu et une richesse créative qui rayonnent sur les environs.

Le 6B a confirmé l'engagement culturel du groupe Brémond sur ses territoires d'intervention. Le Groupe étant familier et spontanément partisan de cette dimension culturelle de par son engagement sur l'île de Nantes ou à Ivry-Sur-Seine... Ici, il se retrouve pleinement acteur de cette dimension culturelle et moteur pour le maintien d'une « classe créative » lors du renouvellement urbain.

Même si l'expérience n'est pas reproductible à l'identique ailleurs, étant le fruit d'un contexte particulier (les relations

“ Le 6B, c'est un contenant, mais aussi un contenu, une richesse créative qui rayonne sur les environs. ”

Rabia Enckell

entre le groupe Brémond et Alstom, l'implication de Plaine-Commune, la personnalité de Julien Beller...), nous avons tous pris conscience que l'on fait la ville de manière plus intéressante. La culture et la création peuvent être des outils pour faire autrement, du même ordre que le crayon et les calculs de densité et mixité.

Attila Cheyssial – Je pratique l'auto-construction assistée à chaque fois que c'est possible. Quand on met les gens au travail, ils bossent. La difficulté se situe en phase amont, dans le combat contre les énergies qui vont entraver le projet. Les ateliers, la participation à tous les niveaux sont des outils très faciles à mettre en œuvre, à animer. Mais ils ne sont pas employés parce qu'ils rompent les hiérarchies et les pouvoirs, parce qu'ils défragmentent. Et cela fait très peur.

Patrick Bouchain – Ce que font Julien, Attila et d'autres n'a pas de modèle. Le contexte n'est jamais le même. Il faudrait se mettre en réseau pour montrer que les réponses, les pratiques, les temps, sont divers et qu'être acteur à Tourcoing, ce n'est pas la même chose que l'être à Brest, Marseille, Mayotte ou Saint-Denis.

L'Etat central a décentralisé un modèle central. On a reproduit des petits modèles centraux. Au début, on y a pris un peu de plaisir, parce qu'on s'est donné du pouvoir. Aujourd'hui, on doit gérer et c'est souvent inadapté. Il y a un effondrement de la technostructure, une revendication de la base qui est juste.

Le 6B dans son quartier, une maison en ruines repeinte par l'artiste Djamel Kokene.



Portfolio



Exyzt / la Métavilla Biennale internationale d'architecture de Venise, 2006



Patrick Bouchain, architecte invité, demande au collectif Exyzt de transformer le pavillon d'architecture en pavillon habité. En réponse à la thématique de l'année, « la méta-cité », Exyzt propose la construction d'une « Métavilla », (que l'on peut aussi écrire « Mets ta vie là »).

Au terme d'habiles contorsions administratives, que Patrick Bouchain raconte encore avec gourmandise, la fine équipe construit une structure en échafaudage qui abrite un hôtel pouvant accueillir une quarantaine de personnes, une cuisine collective, un bar, un espace de travail, des sanitaires, un sauna, une mini piscine olympique... Un lieu de vie quoi ! Le pavillon fut habité pendant les trois mois d'ouverture de l'exposition.

<http://www.1024architecture.net/fr/2010/02/metavilla/>



Portfolio



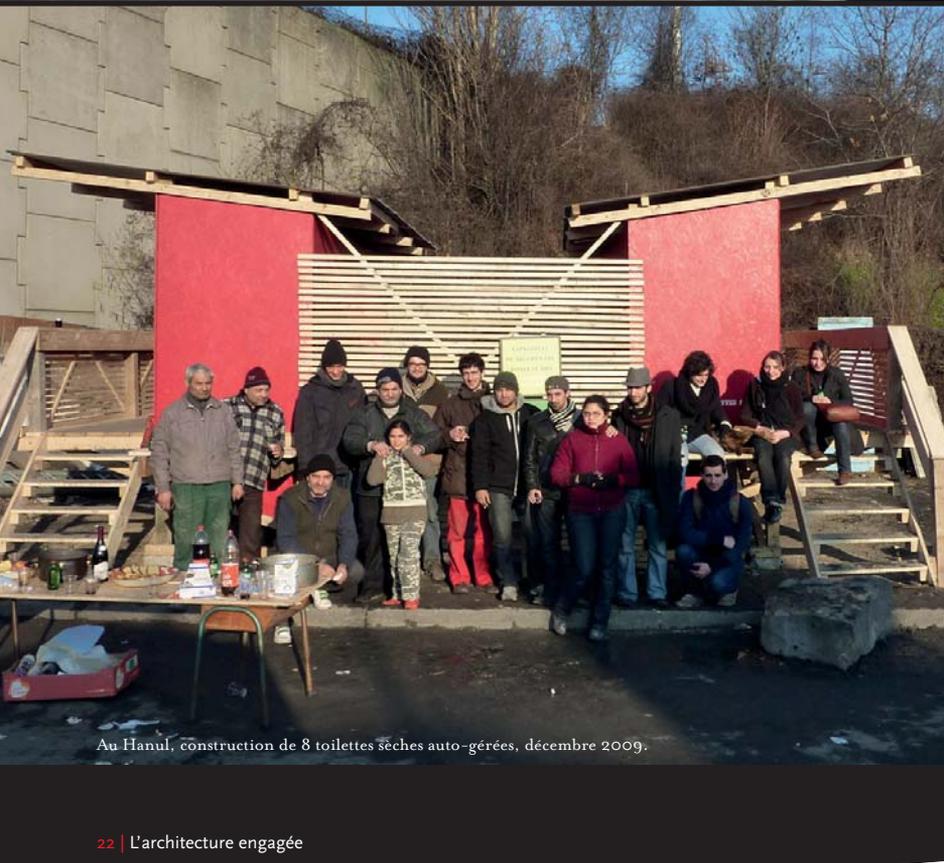
La rue du Hanul, juillet 2010.

Le Hanul

Le Hanul est le plus vieux bidonville habité d'Île-de-France. De 2000 à 2010, ce quartier informel s'est formé sous un pont de l'A86, à Saint-Denis.

Quand Julien Beller le découvre, deux cents personnes y vivent. Avec celles-ci, il construit une salle commune et un système de toilettes sèches collectives. Tout est rasé du jour au lendemain en août 2010. Le camp s'installe passage Dupont avec l'accord de la Ville. Août 2011 : la Ville attribue un autre terrain... qu'il faut quitter en mars 2012 pour un nouveau terrain provisoire, rue Voltaire.

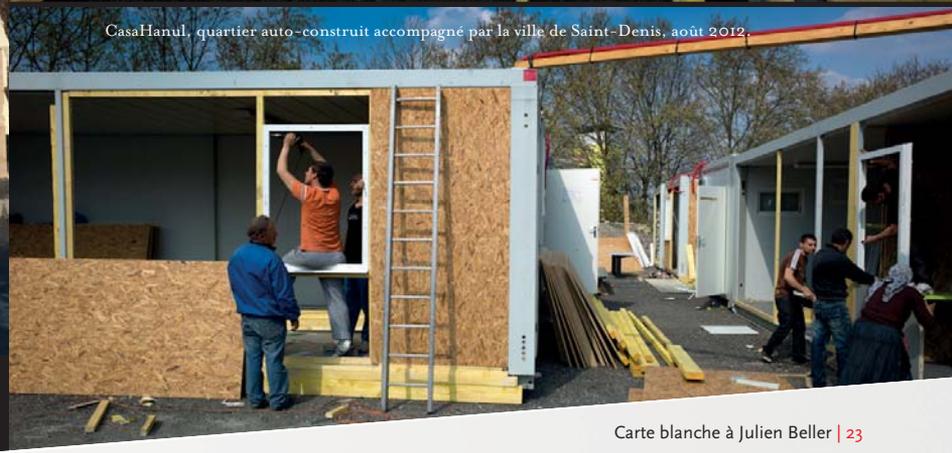
La prochaine étape ? La Ville cherche trois terrains où construire trois immeubles. Julien Beller a conçu un module en bois, à pré-fabriquer en atelier. « On les assemble comme des Lego® à R+4, sans ascenseur, en ossature bois, explique-t-il. On respecte les règles thermiques, d'accessibilité et sécurité. Les occupants participent à la construction. On arrive à 1 300 €/m². » Principal blocage : le projet n'a pas de maître d'ouvrage. « Le premier permis obtenu concerne 10 logements, mais l'ensemble porte sur 60, voire 90 logements, pour pouvoir accueillir d'autres populations. Cela reste un projet qui mobilise de l'enthousiasme de toutes parts et je suis persuadé qu'on va y arriver. »



Au Hanul, construction de 8 toilettes sèches auto-gérées, décembre 2009.



CasaHanul, quartier auto-construit accompagné par la ville de Saint-Denis, août 2012.



Portfolio

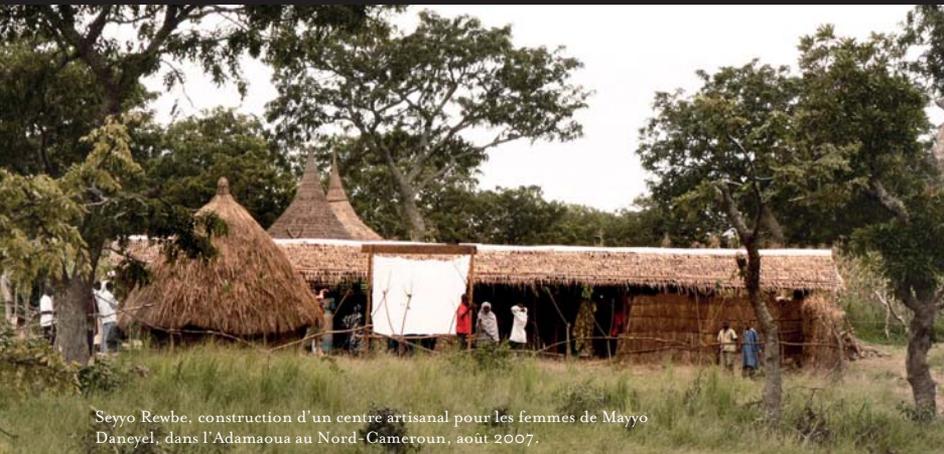
Organisation des architectes alternatifs

« Avec Sylvia, ma femme, Fiona Meadows, qui était ma prof, et Patrick Bouchain, nous avons fondé l'Organisation des architectes alternatifs (AoA). Pour échanger nos savoir-faire, nos pratiques, et mener des projets nord-sud.

Notre premier projet a été au Nord-Cameroun. Nous sommes intervenus à la demande des habitants.

Nous ne sommes pas arrivés avec de l'argent, mais avec la volonté de découvrir et faire ensemble. Le faire ensemble a consisté à construire un équipement public, en un lieu où le public est complètement inexistant. Un village sans électricité, sans route d'accès. Mais où des gens vivent. De façon traditionnelle, ici on dirait "médiévale", les gens construisent leur ville. Ils n'osent pas construire d'équipement public parce que c'est à l'Etat ou à la collectivité de le faire. Avec les villageois, nous avons décidé de construire un équipement pour les femmes. »

Julien Beller



Seyo Rewbe, construction d'un centre artisanal pour les femmes de Mayo Danyel, dans l'Adamaoua au Nord-Cameroun, août 2007.



Portfolio



Le 6B

Ouvert depuis 2010, le 6B est un lieu de résidence et de diffusion artistique qui souhaite être acteur du territoire sur lequel il est implanté. Installé au sein de Néaucité, nouveau quartier de vie en construction, le 6B propose un lieu de travail, de culture et d'échanges autour d'un modèle de fonctionnement original, où chacun développe son projet individuel en bénéficiant d'une dynamique collective.

Le 6B réunit près de 150 résidents sur 7 000 m². Sa localisation ainsi que son mode de fonctionnement en font un lieu de fabrication et une expérience de création et de diffusion unique en Europe.

Le collectif 6B réunit des professionnels, des associations et des individus passionnés : artistes, architectes, musiciens, cinéastes, graphistes, artisans, travailleurs sociaux... Chacun exerce son métier, son art au sein d'une centaine d'ateliers et bureaux et participe à la vie des espaces communs de création, de convivialité et de diffusion (espace d'exposition, salle de projection, salle de danse, restaurant associatif...).



La fabrique à rêves, juillet 2011.



Bibliographie

- **Julien Beller**

Hiver 2004, portraits de voyageurs, Yvelinédition – 2006

- **Patrick Bouchain**

Histoire de construire, Actes Sud – 2012

Construire ensemble, le grand ensemble, Actes Sud – 2010,
à voir sur : www.legrandensemble.com

Construire autrement, Actes Sud – 2006

- **David Langlois-Mallet**

Le blog <http://www.unpeuplecreatif.fr>

L'aide aux ateliers d'artistes : problématiques individuelles, solutions collectives ? De l'atelier-logement à l'atelier-bureau,
Rapport d'étude commandée par la région Ile-de-France,
Paris, mai 2008

- **Yona Friedman**

L'architecture de survie. Une philosophie de la pauvreté, éditions de l'Éclat – 2003

Utopies réalisables,
éditions de l'Éclat – 2000

- **Fiona Meadows**

Voyage au cœur de la cuisine de rue. Ma cantine en ville, éditions Alternatives – 2013

Carnet de route, édition La Cité de
l'architecture et du patrimoine – 2006

Petites architectures au Cameroun, étapes 1 et 2, édition La Cité de
l'architecture et du patrimoine – 2006

- **Anne Clerval**

Paris sans le peuple. La gentrification de la capitale, la Découverte – 2013

- **Exyzt**

Sur la Place Publique, Expérience sur le devenir des espaces publics à Saint-Jean-en-Royans, éditions de L'Aire – 2012



etre



L'Ambassade du PEROU (Pôle d'exploration des Ressources Urbaines) à Ris-Orangis, décembre 2012.



École du Renouvellement Urbain

IFMO - Bâtiment 270 - 45, avenue Victor Hugo
Le Parc des Portes de Paris
93 534 Aubervilliers cedex
Tél: 01 75 62 00 00

www.ecoledurenouvellementurbain.com



Ce carnet est une édition de l'École du Renouvellement Urbain – Directrice de la publication : Chantal Talland –
Conception et réalisation : Sous Tous les Angles – Crédits photos : Denis Guéville (p.12 et 23), Sébastien Dumas (p.19),
Brice Pelleschi (p.20 et 21), Julien Beller (p.22), Klervi Le Bot (p.25), Cyberceb (p.26 et 27), Méлина Echivard (p.29)
– Imprimé en 500 exemplaires sur papier recyclé par l'imprimerie Impression Directe (Roubaix) – Janvier 2014.